

Philippe GAMBIER

LES SEPT VIES D'UN CHAT PITRE

Editions La Belle Plume

2023

Tous droits réservés

DÉDICACES

Je tiens à dédicacer cet ouvrage aux gens que j'aime et qui comptent beaucoup pour moi : mes deux filles, leurs mères, mes parents, mon cousin, mon oncle, mes beaux parents, les amis, les anciens et les nouveaux. J'ai une pensée particulière pour mes grands-parents : je les ai tant aimés !

PREMIÈRE VIE : ENFANCE MODESTE

Je viens d'une famille modeste, une famille ouvrière cheminote de Picardie. La Picardie, comme on peut se la représenter, est une région pas forcément gâtée par la vie. Comme moi finalement... Aujourd'hui, c'est différent. La Picardie n'est plus une terre de misère et Amiens est connue et visitée par des touristes. Mais à une certaine époque, la mienne, ce n'était pas simple de vivre dans cette région.

Né à Amiens le 22 juin 1959, je suis le deuxième fils de mes parents. Mon père est né en 1931. Il a été cheminot pendant huit ans, avant de se reconvertir dans

la dératisation. Mon père n'était pas fait pour ces métiers, c'était un artiste. D'ailleurs, il a fait l'école des Beaux-arts à Amiens puis il a gagné un concours national pour un panneau publicitaire de sa création diffusé au niveau national Mais quand les " gens de Paris " sont venus le voir dans notre région pour lui proposer du travail, mon père a eu le malheur de se proclamer communiste. Ce qui a fortement déplu aux personnes qui étaient venues le voir. Il n'a jamais pu obtenir cet emploi et réaliser ses rêves... Ma mère, née en 1939, était d'abord femme au foyer, puis aide-soignante à l'hôpital.

J'ai grandi dans une ville principalement cheminote, où toutes les maisons se ressemblaient. C'étaient de petites mai-



sons modestes. Nous étions situés au tout début d'Amiens, à 8 km de Longueau, la plus grosse zone de triage de France. Nous entendions les wagons se tamponner, jour et nuit. Aujourd'hui, la nature y a repris ses droits et les biches gambadent sur des terres boisées.

C'était une ville pauvre à l'époque et certains quartiers étaient peu fréquentables. Aujourd'hui, Amiens fait la fierté de tous les habitants de la région. Elle rayonne grâce à son vaste patrimoine historique et notamment la cathédrale Saint-Martin, une des plus grandes du monde. C'est une ville magnifique, traversée par ses fameux hortillonnages flottants, que je n'ai découvert que plus tard. Le quartier dans lequel j'ai grandi

n'avait pas grand-chose à voir avec cette magnifique ville au centre du triangle Paris-Londres-Bruxelles. Notre environnement était bien plus modeste, mais pas miséreux. Nous n'étions pas malheureux.

Chez nous, on ne parlait pas d'art ou de culture, de littérature ou de cinéma. Tout cela nous semblait très lointain. Pourtant, mon père Claude Gambier était artiste peintre ! Le talent naît dans toutes les couches sociales, pas forcément dans celles aisées. On peut le constater dans l'Histoire de l'Art, que de grands génies qui ont vécu et sont morts dans la misère ! D'où vient ce don que certains artistes acquièrent très jeunes, sans apprentissage particulier ? Cela reste un

mystère...

À la maison, il y avait toujours un grand et, plus ou moins, joyeux bazar. Nous étions sept à vivre sous le même toit avec seulement trois chambres : mon arrière grand-mère pendant quelques mois, ma grand-mère maternelle, mes parents, mon frère Patrick, de deux ans mon aîné, moi-même et deux filles que mes parents avaient accepté de prendre en pension en échange d'une petite somme d'argent versée par leur père. Leur mère était partie et le père ne pouvait pas s'occuper de ses cinq enfants tout seul. Il avait donc demandé à mes parents s'ils pouvaient accueillir deux de ses filles. Les gens s'entraident ainsi dans la cité. Cela peut paraître curieux à

notre époque de laisser ses enfants chez des voisins contre bons soins et contre rémunération mais cela n'était pas rare dans cette région modeste et travailleuse. À un moment, nous nous sommes donc retrouvés avec seulement deux chambres à partager. Les habitants de mon quartier étaient soit des cheminots de grade ouvriers ou cadres. Ces derniers montraient leur signe extérieur de richesse en laissant leur rideaux ouverts à certains moments de l'année. Ils avaient une télé couleur, il fallait le montrer lors des tournois de foot ! Je devais avoir dix ans quand j'ai entrevu ça de leurs fenêtres et j'ai été fasciné. Mon père n'avait qu'une télé en noir et blanc avec une seule chaîne. Mais quels que

soient leurs grades, la vie était dure : c'était les 3 x 8 et les trajets se faisaient soit en vélo, soit en mobylette, quel que soit le temps qu'il faisait et quelle que soit l'heure de la nuit ou du jour. Les épouses préparaient les casses croutes et le litron de vin et ils partaient travailler et faisaient près de cinquante heures par semaine. Parfois, les mécanos cheminots, qui conduisaient les locomotives, faisaient des découchers et dormaient dans des foyers roulants. Certains avaient des voitures mais ils ne les sortaient que lors des weekends pour sortir la famille. Ils avaient également des potagers avec des poulaillers. Ces jardins engendrent une sacrée économie pour les familles modestes.

J'étais un enfant plutôt heureux, souriant, avant mes huit ans. J'aimais faire des blagues, faire le pitre et surtout la bagarre. J'étais bruyant et joueur, contrairement à mon grand frère qui était plus calme et réservé. On s'entendait plutôt bien même si je savais que c'était lui le préféré de la famille. Comme dans beaucoup de fratries, il y a souvent un chouchou et il faut avouer que cela peut être blessant pour le vilain petit canard. Mais c'est comme ça, les parents ne devraient pas faire de différences mais cet idéal n'existe pas partout, je le crains. Plus tard, j'ai essayé d'être un bon père, de ne pas reproduire le traitement qui m'a été fait. J'espère avoir été à la hauteur.